

Mon Dieu ! ne plus voir le jour, ne plus entendre les oiseaux !... Que vais-je devenir ?... Et ne pas oser prier, car j'ai oublié à prier... Il faut pourtant que je parle à Dieu, il n'y a plus que lui qui puisse m'entendre. Cet air.....; j'étouffe..... : à genoux.....; oh ! je veux mourir à genoux ! »



Les précautions prises par Louise pour épargner à Antoine l'horrible tableau qui l'attendait chez elle n'eurent pas le résultat qu'elle en espérait. Randel était absent lorsque la lettre fut apportée, et ne put, par conséquent, aller au devant de Larry : ce-



lui-ci arriva à l'heure indiquée, et, à peine descendu de diligence, courut chez la jeune fille.

Il éprouvait une indicible joie, en traversant rapidement les rues de Rennes, à reconnaître chaque carrefour, chaque maison, chaque puits banal; il cherchait des yeux la bâtisse commencée à son départ, et la retrouvait finie et déjà habitée; le moindre changement effectué, pendant son absence, frappait son regard; il voyait, dans leurs comptoirs, les marchands dont les visages lui étaient familiers depuis son enfance; il entendait les cris des porteurs d'eau, le son des cloches, tous ces bruits accoutumés, voix de la ville natale dont il reconnaissait l'accent; mais, au milieu de ces délicieuses émotions du retour, l'image de Louise flottait devant lui et précipitait ses pas. A la

vue de la maison de maître Pillet, son cœur battit plus fort : c'était là!.....

Il entra, ivre et les yeux voilés d'un nuage; la porte était devant lui. Il s'arrêta un instant, tremblant d'émotion, et écouta s'il n'entendait pas la voix ou les mouvemens de Louise; mais tout était silencieux. Il frappa, et ouvrit presque en même temps. Son rapide coup d'œil parcourut la chambre; tout était vide! Il courut à la porte de la seconde pièce, voulut la pousser, mais la porte résista; il appela, tout resta muet. Ce fut un véritable désappointement : Louise était sortie.

Cependant il pensa qu'elle reviendrait bientôt, puisqu'il avait trouvé sa chambre ouverte. Il jeta les yeux autour de lui avec une sorte de ravissement. Tout annonçait la



présence d'une femme, tout respirait un calme heureux et tendre. Les fleurs répandaient dans l'appartement leur senteur parfumée, et l'on voyait sur un guéridon, près de la fenêtre, quelques broderies négligemment jetées à côté d'une corbeille à ouvrage. Antoine s'approcha : il reconnut le petit dé d'ivoire de Louise, à son cercle de cuivre doré, et l'étui de bois d'if avec lequel il aimait tant à jouer lorsqu'il venait s'asseoir près de la jeune fille pour la voir travailler. Sur une commode, il aperçut une coupe de cristal qu'il avait autrefois donnée; plus loin était l'étroite couche mystérieusement enveloppée dans ses rideaux blancs, et au dessous se montraient deux petits souliers conservant encore la svelte empreinte du pied qu'ils avaient pressé.

Antoine contemplait tout, le cœur gonflé

d'ivresse; la chaste austérité de ses mœurs avait donné à tout son être une sensualité exquise, et la vue de cet intérieur, qui n'eût rien dit à un libertin, le jeta dans une extase indicible. Chaque objet qui frappait ses regards l'enivrait délicieusement, et la volupté lui entraît par tous les pores, au milieu de cette atmosphère où Louise avait respiré. En approchant de la blanche couche de la jeune fille, un frémissement suave parcourut ses nerfs; ses regards dévorans plongèrent un instant entre les rideaux, semblant chercher place pour deux têtes sur l'oreiller vide; mais presque aussitôt il ferma les yeux, on eût dit qu'un éblouissement de bonheur l'avait étourdi.

Il revint à pas lents vers la fenêtre, s'arrêtant devant chaque chose, touchant tout, comme s'il eût espéré retrouver l'empreinte



des doigts de Louise, ouvrant les tiroirs pour regarder, avec une enfantine curiosité, les parures de la jeune fille soigneusement rangées, puis les refermant avec une sorte de honte. Après avoir ainsi fait le tour de la chambre, il s'assit de nouveau.

Dans ce moment, son cœur était si plein d'enchantement, que les plus doux souvenirs du passé lui revinrent; il pensa au temps où Louise, encore libre et gaie avec lui, le recevait en jetant le cri de joie d'une enfant, et lui faisait une place sur la chaise où elle appuyait ses pieds; il se voyait encore, sur cette chaise, lui prêtant ses bras pour dévidoir, ou bien, écolier maladroit, essayant, au milieu des éclats de rire de la jeune fille, à continuer la broderie commencée par elle. Oh! les belles soirées! les douces fainéantises! les charmans enfantillages! Puis il

se rappelait les heures où, plus grave, il restait muet et immobile devant elle, faisant tourner ses ciseaux sur son doigt, et attendant qu'elle levât les yeux et qu'elle avançât la main, avec un sourire, pour les redemander. Ah! ce regard, cette main, ce sourire, c'était là de quoi remplir des heures, des journées, des mois entiers; d'ailleurs, n'était-il pas près d'elle? ne touchait-il pas ses vêtements? ne sentait-il pas son haleine sur son front? Quelquefois, en jouant, ne défaisait-il pas une boucle de ses cheveux? et, quand elle levait la tête, ne se voyait-il pas au fond de ses yeux limpides comme au fond d'une source? Hélas! était-il bien sûr que l'avenir lui gardât d'aussi calmes jouissances? Retrouverait-il, dans l'union qu'il allait former, ces pures délices des premières émotions, cette facilité de bonheur, privilège de l'amour naissant?



Ces doutes lui inspirèrent une tristesse vague, et, la tête appuyée sur une de ses mains, il oubliait l'attente dans une méditation rêveuse, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit brusquement; Antoine se leva avec une exclamation, persuadé que c'était Louise; il se trouva face à face avec Randel. A son aspect, celui-ci fit un geste de désespoir.

— Ah! voilà ce que je craignais, s'écria-t-il, j'ai reçu la lettre trop tard, et je n'ai pu te prévenir.

— Me prévenir de quoi? demanda Larry étonné.

Le jeune médecin le regarda avec stupefaction.

— Est-ce qu'il ne sait rien? dit-il involontairement.

— Qu'y a-t-il donc?..... Que veux-tu dire?.... Pourquoi viens-tu ici?.....

Et saisi d'une pensée subite :

— Dieu! Louise est malade!

— Malade...., je ne sais : est-ce que tu ne l'as pas vue?..

— Non!

— Elle n'est pas ici?

— Je n'ai trouvé personne.

Randel parut atterré; Larry lui saisit vivement le bras :

— Au nom du ciel, qu'as-tu?..... Que



cherches-tu?..... Pourquoi ce trouble?.....  
Pourquoi parlais-tu tout à l'heure d'une lettre?

— J'ai reçu une lettre d'elle, et j'en ai une  
autre à te remettre.

— De Louise?

— Oui.

— Louise m'écrire, pourquoi? Qu'est-il  
donc arrivé?.... George, parle, je t'en sup-  
plie!

Randel ne répondit rien, mais il tendit la  
lettre à Larry! Celui-ci la prit en tremblant  
et l'ouvrit. A peine en eut-il lu quelques  
lignes, qu'il jeta un cri.

— Ah! malheureuse! malheureuse! où  
est-elle?

— D'après sa lettre, je pensais la trouver  
ici.

— Il n'y a personne, regarde.

— Et dans cette chambre

Larry courut à la porte de la seconde  
pièce, et voulut ouvrir, mais elle résista  
comme elle l'avait déjà fait; il se pencha  
alors jusqu'à la serrure; à peine eut-il re-  
gardé qu'il jeta un grand cri, et au même  
instant la porte tomba brisée devant lui.  
Randel, effrayé, se précipita sur ses pas  
et le trouva à genoux, tenant embrassé le  
corps immobile de Louise.

— Elle est morte! criait-il égaré.

— Peut-être; il faut la secourir.



Larry se leva, portant la jeune fille dans ses bras, comme une enfant, et la déposa sur le lit; l'espoir de la sauver lui avait subitement rendu toute sa force; il aida Randel qui, redevenu médecin, ne songeait plus qu'à accomplir son devoir, et tous les soins qui pouvaient rappeler Louise à la vie lui furent prodigués.

Pendant quelques instans, il régna dans l'appartement un silence interrompu seulement par les rapides prescriptions de Randel; mais, insensiblement, les tentatives faites par celui-ci pour ranimer la jeune fille se ralentirent; enfin il s'arrêta tout à coup.

Larry, qui était penché sur Louise, se redressa pâle et les yeux hagards.

— Eh bien! demanda-t-il.

Randel interrogea de nouveau le pouls du cadavre, puis son souffle, puis son cœur, et saisissant les deux mains de Larry :

— Va-t'en, Antoine, dit-il.

Le jeune homme n'en entendit pas davantage; il étendit les bras en gémissant, chancela et s'évanouit.

Vers le soir du même jour, Antoine veillait seul près de la couche funèbre de Louise. Randel avait profité de sa défaillance pour le faire emporter; mais à peine revenu à lui, il déclara qu'il voulait retourner chez la jeune fille, et son ami n'avait pu, malgré toutes ses supplications, le détourner de ce projet; il se décida donc à lui céder et à le suivre.

La douleur de Larry, réveillée à la vue du